

LETTRES INÉDITES DE COSIMA WAGNER

Au milieu des événements actuels, la fin de Cosima Wagner a passé sinon inaperçue, du moins sans provoquer dans la presse les commentaires les plus divers sur la fille de Liszt, comme cela se fût produit en d'autres temps. Les journaux ont simplement annoncé qu'elle est morte à Beyrouth, en sa villa de Wahnfried, le 22 décembre dernier. Quelques-uns rassemblant brièvement leurs souvenirs, lui ont consacré quelques lignes, et c'est tout.

Sans vouloir, à propos de la correspondance inédite que l'on va lire, retracer la biographie, — connue de tous ceux qui sont familiers avec l'histoire littéraire et artistique du dernier siècle, — de celle qui fut la femme de Richard Wagner, il nous suffira de rappeler succinctement les principaux faits de sa longue existence, avant de lui donner la parole.

Franz Liszt, né en 1811, eut trois enfants de la comtesse d'Agoult (Daniel Sterne, en littérature, née de Flavigny, en 1806, à Francfort). L'aînée fut Blandine, née à Genève en 1835, morte, en 1862, cinq ans après avoir épousé Emile Ollivier, avocat et futur ministre de l'Empire libéral. Le plus jeune, Daniel, né à Rome, mourut à Berlin, en 1859, à l'âge de dix-neuf ans. La cadette vit le jour en 1839.

Dans la cinquième de ses *Lettres d'un bachelier-ès-musique*, publiées par la *Revue et Gazette musicale de Paris*, Liszt débutait ainsi (la lettre adressée à Louis de Ronchard, est datée de Bellaggio, 20 septembre 1837) :

« Lorsque vous écrirez l'histoire de deux amants heureux, placez-les sur les bords du lac de Côme. Je ne connais pas de contrée plus manifestement bénie du ciel ; je n'en ai point vu où les enchantements d'une vie d'amour paraîtraient plus naturels... » Et plus loin, faisant indirectement allusion à lui-même et à sa compagne : « Oui, mon ami, si vous voyez passer dans vos rêves la forme idéale d'une de ces femmes dont la beauté d'origine céleste n'est point un piège pour les sens, mais une révélation pour l'âme ; si, près d'elle vous apparaît un jeune homme au cœur droit et sincère, imaginez entre eux une touchante histoire d'amour, et commencez-la par ces mots : *Sur les bords du lac de Côme.* »

Cosima Liszt naquit, deux ans plus tard, sur les bords du lac enchanteur, et, au printemps de 1840, George Sand, l'amie de Liszt et de la comtesse (qu'elle appelle Arabella, dans ses *Lettres d'un*

voyageur), donnait, au Théâtre-français *Cosima*, ou *la Haine dans l'amour*, son premier ouvrage dramatique, et qui fit dès le premier soir un fiasco complet.

Liszt, qui continuait à parcourir triomphalement l'Europe, confia ses trois enfants à son excellente mère, fixés à Paris, 19, rue Pigalle. Un peu plus tard, vers 1848-49, ils étaient en pension chez Seghers, le violoniste et chef d'orchestre, fondateur de la Société Sainte-Cécile. En 1851, Reinecke étant à Paris, faisait travailler le piano à Blandine et à Cosima.

Ce fut en 1853 que Wagner, de passage à Paris, vit pour la première fois les deux sœurs et leur frère Daniel. La ressemblance prodigieuse du jeune Daniel avec son père produisit sur lui une « impression touchante », tandis que les deux jeunes filles ne le frappèrent « que par leur timidité et l'air de réserve qu'elles n'ont cessé de garder. »

Blandine épousa Emile Ollivier, en octobre 1857. La même année et presque à la même époque, Hans de Bülow, compositeur, pianiste et chef d'orchestre, grand zélé de Berlioz, de Liszt et de Wagner, épousait, à Berlin, « cet ange de cœur et d'esprit qui s'appelle Cosima. » Les deux jeunes époux partirent aussitôt pour Zurich, où ils passèrent plusieurs semaines auprès de Wagner. C'était peu de temps avant la « catastrophe » qui mit fin subitement au séjour de Wagner chez les Wesendonck, où il venait de commencer *Tristan et Iseult*. Cosima se sentit dès lors irrésistiblement entraînée vers celui pour qui son père ne cessait de combattre et de se dévouer. Sept ans plus tard, à Munich, alors que Wagner pensait enfin avoir trouvé un asile, se produisit le rapprochement décisif. On connaît la suite.

Wagner, obligé de quitter Munich et de se retirer en Suisse, étant devenu veuf de sa première femme, Minna Planer ; Hans de Bülow ayant demandé le divorce, Wagner, épousa Cosima Liszt, le 25 août 1870 : elle lui avait déjà donné deux filles et un fils, Isolde, Eva et Siegfried.

Puis, ce fut Bayreuth, où il vécut les dix dernières années de sa vie, ne quittant la petite ville bavaroise où il avait édifié son théâtre que pour aller se reposer, après *Parsifal*, à Venise, où il devait mourir.

On sait avec quelle rare énergie et quelle entente des affaires artistiques et commerciales, celle que Liszt appelait sa « Walkyrie », reprit et développa l'exploitation des *Festspiele* bayreuthiens. L'entreprise connut dès lors une période de prospérité que Wagner lui-même n'avait pu entrevoir que dans un avenir lointain...

Les lettres inédites qu'on va lire ont été écrites

par Cosima Wagner, ou sous sa dictée, — car son état de santé, nous apprend, entre autres, la lettre du 5 décembre 1885, ne lui permettait pas de tenir elle-même la plume. Elles se rapportent à la traduction française que Victor Wilder avait entreprise, à partir de l'année précédente, des poèmes wagnériens (à l'exception de *Rienzi*, du *Hollandais*, de *Tannhäuser*, mais y compris *Lohengrin*, qui avaient été traduits et publiés par Nutter). La tâche était longue et ardue : il ne s'agissait de rien de moins que 17 actes à traduire et à adapter à la musique ; et Wilder, voulant s'en acquitter à la satisfaction des ayants-droits de Wagner, s'était adressé à Bayreuth afin d'obtenir l'approbation de son travail. Telle est l'origine de cette correspondance de 1885, où l'on voit la veuve du compositeur-poète donner des indications, rappeler les principes du maître, suggérer des procédés de traduction, présenter des observations auxquelles Wilder répond dans sa longue lettre du 30 novembre.

*
*
*

La première lettre de Bayreuth est adressée au compositeur Eduard Lassen (1830-1904), qui, d'origine danoise, avait fait ses études à Bruxelles et avait pris la succession de Liszt à Weimar en 1851.

Lorsque, après la mort de Victor Wilder, *la Walkyrie* ayant été représentée à l'Opéra de Paris (1893), se posa la question de la mise en scène des *Maîtres-chanteurs* au même théâtre, Cosima Wagner choisit une nouvelle traduction, celle d'Alfred Ernst.

Un procès s'ensuivit entre l'éditeur Schott, les héritiers de Wagner et ceux de Wilder. Malgré l'éloquente plaidoirie de Waldeck-Rousseau, la cour d'appel de Paris reconnut, le 1^{er} juillet 1897, le droit aux éditeurs et à la famille de Wagner de faire représenter une version différente. Seule *la Walkyrie* continua à être donnée sur les scènes françaises, avec la première traduction qui en avait été faite.

Bayreuth, 12 juillet 1885.

Cher Monsieur Lassen,

Nous vous sommes vraiment reconnaissants, la question que vous touchez nous occupe depuis des mois.

Les traductions des *Maîtres Chanteurs* par Wilder et de *Lohengrin* sont connues à fond à Wahnfried. Deux points sont à considérer sérieusement : il est parfaitement sûr que si *Lohengrin* avait été représenté à Paris en 1882, la traduction de M. Nutter eût été acceptée sans hésitation.

D'autre part, le problème de la traduction des

œuvres en langue française n'est point encore assez complètement résolu, en dépit des beaux travaux qui se sont faits, pour qu'une aussi grosse responsabilité que celle de l'adoption d'un autre traducteur que le traducteur élu puisse être assumée. Je joins à ces lignes un travail que ma mère a commencé cet hiver et qu'elle se proposait de faire soumettre avec le temps à M. Wilder, afin de s'entendre avec lui sur la direction définitive à donner à ces traductions. Mais comme il ne s'agirait de rien moins que d'une révolution totale dans tout le système en vogue nous reculons devant toute parole précipitée, et ma mère s'est réservé (après avoir conféré avec le maître de chapelle) de s'adresser à M. Nutter et de le prier de faire les quelques changements qui paraîtront indispensables, ou bien si son temps ne le lui permettait pas, de s'adresser à M. Wilder pour faire ce travail.

Veuillez, cher Monsieur Lassen, vous charger de tous nos remerciements et compliments pour M. Wilder dont nous savons apprécier le dévouement à notre cause et le talent et recevez vous-même, etc.

DANIÉLA DE BULOW.

P. S. — Réflexion faite. Vous n'aurez peut-être pas le temps d'examiner le travail critique de ma mère. Il suffit seulement, sans vous fatiguer inutilement, que vous sachiez que la traduction des *Maîtres Chanteurs* a été revue mot pour mot et note pour note.

(A suivre.)

J.-G. PRODHOMME.

L'ÂME DU SOLDAT

LE DERNIER PRIX GONCOURT, DE QUELQUES LIVRES DE GUERRE

Georges DUHAMEL : *Civilisation* (Mercure de France) ;
Henri BARBUSSE : *Le Feu* (Flammarion) ;
Jean VIGNAUD : *Les Sauveurs du Monde* (Renaissance du Livre) ;
Emile-François JULIA : *La mort du Soldat* (Perrin) ;
Henry MALHERBE : *La Flamme au poing* (Albin Michel).

L'Académie Goncourt, fidèle à la tradition qu'elle s'est imposée, a donné, en 1918, le prix dont elle dispose à un ouvrage traitant de la guerre. Il y faut applaudir, ces choix signifiant, sans aucun doute, que la pensée de la nation devait, pendant ces grandes années, se concentrer